Du bricolage au rhizome : comment rendre compte de l'hétérogénéité de la pratique de recherche scientifique en sciences sociales ?

From Bricolage to Rhizome: How to account for Heterogeneity of Research Practices in Social Sciences?

Dominique Meunier, François Lambotte et Sarah Choukah

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8480>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8480

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 345-366

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Dominique Meunier, François Lambotte et Sarah Choukah, « Du bricolage au rhizome : comment rendre compte de l'hétérogénéité de la pratique de recherche scientifique en sciences sociales ? », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 31 août 2015, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8480> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8480>

> NOTES DE RECHERCHE

DOMINIQUE MEUNIER

Culture populaire, connaissance et critique

Université de Montréal

CA-H3C 3J7

dominique.meunier@umontreal.ca

FRANÇOIS LAMBOTTE

Laboratoire d'analyses des systèmes de communication des organisations

Université catholique de Louvain

B-7000

francois.lambotte@uclouvain-mons.be

SARAH CHOUKAH

Empirisme radical

Université de Montréal

CA-H3C 3J7

sarah.choukah@umontreal.ca

DU BRICOLAGE AU RHIZOME : COMMENT RENDRE COMPTE DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DE LA PRATIQUE DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN SCIENCES SOCIALES ?

Résumé. — Dépassant une vision classique de la pratique de recherche vue comme une succession d'étapes linéaires et formelles, l'article propose une conception hétérogène de cette pratique articulant le formel et l'informel comme les deux faces d'une même pièce. Dans un premier temps, il traite de la notion de bricolage afin d'inclure l'aspect informel dans la conceptualisation. Puis, il propose de voir – et discute – la pratique comme un processus rhizomatique, à travers l'analyse d'un récit de chercheuse, brisant ainsi l'apparente linéarité du processus.

Mots clés. — Pratiques de recherche, hétérogénéité, bricolage, rhizome, informel, récits de chercheurs.

« Pour une raison ou une autre, j'ai toujours trouvé difficile de faire référence aux descriptions du processus de recherche que l'on trouve dans les manuels ; en quelque sorte, ces descriptions semblent fort éloignées de ma propre expérience » (Alasuutari : 158).

La plupart des manuels de méthodologie en sciences sociales de langue française qui, dans un souci didactique, veulent initier le lecteur potentiel au travail de recherche, présentent celui-ci comme une série de procédures plus ou moins formalisées, d'étapes successives, séquentielles (Bonneville, Grosjean, Lagacé, 2007 ; Gauthier, 1987 ; Javeau, 1971 ; Quivy, Van Campenhoudt, 1995) qui peuvent aller du bon usage d'une boîte à outils à différents savoir-faire telles la recension des écrits ou l'analyse d'un document visuel (Létourneau, 2006). Bien que généralement très clairs et bien structurés, ces ouvrages font précéder l'explicitation des procédures par un constat avertissant le lecteur que, dans la pratique, il s'agit d'un processus (voulant ajouter en cela une dimension dynamique) beaucoup plus complexe et moins linéaire que les étapes présentées à travers les différents chapitres du manuel (revue de littérature, problématique, etc.) (e.g., voir Laramée, Vallée, 2001 ; Bonneville, Grosjean, Lagacé, 2007 ; Mayer *et al.*, 2000). Or, en se limitant à un simple constat, ces manuels semblent exclure cette partie complexe, informelle et non linéaire de la démarche scientifique, comme si celle-ci était accessoire ou insaisissable.

Selon nous, la démarche de recherche est hétérogène, c'est-à-dire composée d'éléments différents par leurs natures et leurs fonctions, mais qui forment un tout que l'on nomme pratique ou démarche de recherche. Ces éléments sont à la fois linéaires et formels, mais également faits de conjonctures, d'incertitudes et de ce qu'on pourrait nommer *l'informel*. Comment alors parvenir à rendre compte de cette hétérogénéité ? Comment inclure des éléments de contingence et de non-linéarité sans pour autant ignorer les procédures formalisées qui guident la recherche ? Comment articuler le formel et l'informel comme les deux faces d'une même pièce ? Quels sont les outils, tant théoriques que méthodologiques, permettant cette conceptualisation ? Sans vouloir « dévoiler », de quelle manière parvenir à « montrer comment des situations sont portées par des dynamiques complexes » (Boltanski, Thévenot, 1991 : 38) dans ce qu'elles ont de singulier, de dynamique, de vivant et d'unique ?

Cette double difficulté de rendre compte tant du formel que de l'informel, mais aussi de théoriser la démarche comme un ensemble articulé d'éléments, a été le moteur de notre projet. Celui-ci repose sur des entrevues de chercheurs en sciences de l'information et de la communication (sic)¹, réalisées sur le mode du récit de pratique².

¹ Comme à H. Becker (1998) lorsqu'il utilise indifféremment les termes « sociologie » et « sciences sociales », les pratiques des chercheurs du champ des sciences de l'information et de la communication (sic) nous semblent refléter les pratiques courantes et leur hétérogénéité dans d'autres champs des sciences humaines et sociales. Ainsi ne discuterons-nous pas dans l'article des spécificités du des sic et utiliserons-nous parfois le terme « sciences sociales » comme catégorie plus large à laquelle les chercheurs interviewés appartiennent.

² Ainsi avons-nous rencontré neuf chercheurs – six femmes et trois hommes – de Belgique, du Canada et de France. Ceux-ci ont des profils variés, en termes d'âge, de genre et d'expertise mais aussi d'approches

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la notion de bricolage, telle que mobilisée par certains chercheurs (Thuderoz, Odin, 2010 ; Vacher, 2007 ; Waechter-Larrondo, 2005 ; Weick, 1995) soucieux de mieux cerner les éléments informels de la recherche et leur place dans la démarche. Puis, nous interrogerons l'articulation de ceux-ci avec des éléments plus formels, reconnus dans la plupart des manuels de méthodologie (par exemple, les étapes dites classiques d'un devis de recherche telle la problématisation), mais à la lumière des récits de pratique des chercheurs. Avec notre volonté de comprendre l'hétérogénéité comme caractérisant la pratique scientifique, nous postulons qu'il faut travailler aux frontières de l'informel et du formel, où différents éléments entrent en contact et s'articulent pour construire la démarche sans qu'aucun n'ait préséance sur un autre. C'est dans cet esprit que nous mobilisons le concept de « rhizome » (Deleuze, Guattari, 1980) et nous verrons que cette métaphore permet de briser la linéarité de ce qui constitue la pratique de recherche. Elle permet aussi de mettre l'emphase sur l'articulation de ce qui compose la pratique plutôt que sur des tensions (formel/informel), des cheminements particuliers (linéaire/non linéaire) ou des catégories d'activités (rencontres planifiées/heureux hasards). Enfin, elle permet de rompre avec toute hiérarchie parmi les éléments qui composent un processus de recherche, de les mettre tous sur un pied d'égalité, sans préjuger à l'avance lequel est plus important que l'autre. Afin d'illustrer notre propos de façon didactique, nous avons choisi un extrait de récit de chercheuse en sic qui paraît exemplaire pour ce que nous voulons développer. Nous nous appuyons sur ce récit pour étayer la réflexion.

Mais, avant tout, et pour mieux comprendre notre cheminement, il faut retourner en arrière, plus précisément au début de nos entrevues, où un premier constat s'est rapidement imposé. Dès les premiers entretiens, les récits de chercheurs nous ont plongés dans une certaine perplexité : en théorie, nous savions bien – et c'est ce que nous voulions (« racontez-moi une de vos recherches de A à Z ») – qu'en laissant le chercheur se raconter et en intervenant le moins possible dans le déroulement du récit, celui-ci serait quelque peu chaotique. Toutefois, il faut admettre que, de manière un peu naïve, nous pensions pouvoir rapidement mettre de l'ordre dans ce qui nous apparaissait à première vue comme du désordre. Simultanément, et très vite, nous est apparue toute la richesse que renfermaient ces récits, tels quels (c'est-à-dire dans leur intégralité).

mobilisées et de postures épistémologiques. Toutefois, tous détiennent un doctorat et travaillent en milieu universitaire dans le champ des sic. En effet, ce qui nous intéressait n'était pas tant la généralisation statistique que la singularité des points de vue. Pour la plupart, les premiers contacts ont été établis par courriel, dans lequel nous présentions brièvement notre projet et expliquions la teneur des deux rencontres prévues. À la première rencontre, le participant menait l'entretien en relatant une de ses recherches – depuis l'idée émergente jusqu'à la diffusion des résultats – selon lui caractéristique de ses pratiques. Sur le mode de l'entrevue ouverte, la rencontre subséquente permettait de revenir à la fois sur certaines étapes ou moments clés du processus de recherche que nous jugions importants à aborder (par exemple, les aspects réflexifs, le moment où la théorie est mobilisée, etc.), mais aussi d'introduire des pistes et des réflexions qui avaient émergé de l'écoute de la rencontre précédente et de la relecture de nos notes.

Très présente dans la littérature sur la pratique scientifique (Thuderoz, Odin, 2010), la notion de bricolage a semblé porteuse et intéressante à explorer pour aborder ce chaos apparent. Toutefois, elle s'est rapidement révélée insatisfaisante car limitée. Nous abordons sa conceptualisation et les limites évoquées dans la section suivante. C'est en avançant dans nos discussions, nos lectures et nos analyses des premiers récits que la *réponse* nous est venue, sous forme de deux pistes conceptuelles fort différentes mais qui reflétaient (et respectaient) bien nos pratiques respectives³. Nous avons alors décidé d'entreprendre ce qu'on pourrait qualifier de voyage conceptuel, en explorant plus avant ces deux pistes, tantôt tour à tour, tantôt en parallèle, mais sans donner priorité à l'une plus qu'à l'autre, et toujours en ayant en tête l'impératif de cohérence qui devait guider chacun de nos pas. La première piste suivie ayant déjà fait l'objet d'un article⁴ (Lambotte, Meunier, 2013), nous n'en rendront pas compte ici. Quant à la deuxième piste, aussi issue d'une pratique, elle est l'objet de l'article. Entre autres directions, elle nous a conduits au concept de rhizome emprunté à Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980). Par cet emprunt, nous tentons de montrer l'articulation entre informel et formel et la conception hétérogène de la pratique de recherche qui en découle.

Le processus de recherche comme bricolage

Certains chercheurs (Waechter-Larrondo, 2005 ; Weick, 1995) se sont attaqués à la difficulté de saisir la pratique de recherche en se centrant plus spécifiquement sur cette pratique comme s'apparentant au bricolage, mélangeant improvisation, prise de risque et ingénierie méthodologique.

Le bricolage de Claude Lévi-Strauss : une définition dominante

Une définition domine la littérature sur le sujet. Le bricolage se définit comme l'exploitation créative des ressources ou des matériaux existants. Il s'agit de faire avec l'environnement, le contexte et les ressources qui sont présents – prêts à être détournées ou « braconnées », selon Michel de Certeau (1990 : xxxv-xxxvi). On profite d'une occasion ou on dépend d'une certaine situation.

Cette définition s'inspire de la discussion de cette notion par Claude Lévi-Strauss (1962 : 27) dans *La pensée sauvage* : « Le bricoleur est apte à exécuter un grand

³ À ce moment, l'équipe se composait de deux chercheurs.

⁴ Il suffit de dire que, désireux de mettre de l'ordre dans ces récits, nous avons suivi une approche analytique fondée sur des concepts de narration et de rhétorique, nous permettant d'éclairer la logique de construction du récit de la pratique, notamment à travers les concepts de *kairos* et de tissu d'actions, développés, entre autres auteurs, par B. Czarniewska (2008).

nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord" ». Dans ce contexte, « la liberté de manœuvre, les éléments que collectionne et utilise le bricoleur sont "précontraints" » (*ibid.* : 29). Ainsi l'activité bricolante suppose-t-elle l'accumulation de composantes ou d'éléments « hétéroclites au surplus ». Elle est fondée sur la disponibilité d'un « stock », de « résidus de constructions et de destructions antérieures » qui « peuvent toujours servir » (*ibid.* : 27). Faire avec « les moyens du bord » implique des capacités d'improvisation et d'adaptation qui permettent de faire face au caractère contingent de l'expérience et de ses défis.

Pour Claude Lévi-Strauss, une certaine instrumentalité sert de contrainte première aux pratiques bricolantes. Chaque élément de ces pratiques « représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles » (*ibid.* : 27) dont le bricoleur ne possède pas toujours le contrôle. Les structures résultant de ces relations sont créées à partir de contingences antérieures, de « résidus d'événements », et leur nouveauté réside dans leur ré-arrangement, leur réorganisation. Ainsi (et sur d'autres plans) Claude Lévi-Strauss présente-t-il le bricolage « comme étant à l'opposé de la conduite de la science » (*ibid.* : 30-37).

En effet, pour l'anthropologue, contrairement au bricolage, la science crée ses propres structures et « événements, ses moyens et ses résultats ». Les structures scientifiques sont « ses hypothèses et ses théories » (*ibid.* : 33). L'ingénieur travaille avec un degré d'abstraction et d'universalisation nécessaire à l'activité scientifique, tandis que le bricoleur dialogue constamment avec ses matériaux afin de leur assurer un certain co-fonctionnement, *odds and ends* dirait-on en anglais ou, en français, des bribes et des morceaux (*ibid.* : 32) :

« L'ingénieur cherche toujours à s'ouvrir un passage et à se situer *au-delà*, tandis que le bricoleur, de gré ou de force, demeure *en deçà*, ce qui est une autre façon de dire que le premier opère au moyen de concepts, le second au moyen de signes. [...] En effet, une des façons au moins dont le signe s'oppose au concept tient à ce que le second se veut intégralement transparent à la réalité tandis que le premier accepte, et même exige, qu'une certaine épaisseur d'humanité soit incorporée à cette réalité » (*ibid.* : 30).

Ainsi le bricoleur se fait-il « poète » à travers son activité bricolante. Son dialogue obligé, sa sensibilité informée à partir des propriétés et des aspects de ses moyens limités font en sorte qu'il « parle » autant à des objets ou des matériaux qu'il « s'exprime » à travers ses décisions et ses manières d'imbriquer entre eux ces mêmes éléments (*ibid.* : 32). Le « soi » du bricoleur se retrouve en partie dans son œuvre. C'est parce qu'il s'y engage au gré des circonstances et des événements que le bricoleur laisse, dans son ouvrage, une part de sa singularité.

En plus de celles du bricoleur et de l'ingénieur, une troisième figure, celle de l'artiste, introduite par Claude Lévi-Strauss et souvent oubliée, est présentée comme la possibilité d'un moyen terme entre les deux premiers. En effet, l'artiste « tient à la

fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps objet de connaissance » (*ibid.* : 33). L'acte créateur artistique entretient des affinités structurales avec l'acte bricoleur de mythes. L'un est « symétrique et inverse » à l'autre, et *vice versa* (*ibid.* : 36).

Ainsi les possibilités et contraintes pratiques inhérentes à chaque figure ne sont-elles pas nécessairement fixes chez Claude Lévi-Strauss. Jusqu'à un certain point, les divisions opérées pour distinguer le bricoleur de l'ingénieur sont effectivement mises à l'épreuve :

« Ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de deux stades, ou de deux phases de l'évolution du savoir ; car les deux démarches sont également valides. Déjà, la physique et la chimie aspirent à redevenir qualitatives, c'est-à-dire à rendre compte aussi des qualités secondes qui, quand elles seront expliquées, redeviendront des moyens d'explication » (*ibid.* : 33).

Or, une série d'oppositions binaires sert tout de même de fondation aux descriptions de l'activité bricolante et de l'émergence des mythes. Selon Dick Hebdige (2002 : 103-104), le bricolage de Claude Lévi-Strauss réfère essentiellement aux moyens par lesquels les hommes non alphabétisés, dépourvus de savoir technique – les hommes primitifs –, répondent au monde qui les entourent. Ce bricolage implique une science du concret qui s'oppose à la science de l'abstrait des hommes civilisés.

Cette opposition et l'aspect distinctif des analyses de Claude Lévi-Strauss (*ibid.*) ont été fortement critiqués par Clifford Geertz (1973) qui les a vus à l'œuvre dans la compréhension entière de la « pensée sauvage ». Pour le chercheur américain, cette dernière est faite à la manière d'un kaléidoscope dont les arrangements de couleurs et de formes peuvent être permutés et recomposés selon les lois d'une construction qui leur est antérieure et les régit. Les possibilités de création de nouvelles formes d'expression et de nouvelles pratiques lui sont subordonnées :

« L'opposition binaire – cet abîme dialectique entre le positif et le négatif élevé en *lingua franca* de la science moderne par la technologie informatique – sert de fondement à la pensée sauvage et au langage. C'est d'ailleurs en cela qu'elles [la science et la technologie] forment essentiellement des variations d'une même chose : des systèmes de communication » (Geertz, 1973 : 354)⁵.

Chez Michel de Certeau (1990 : 46), ce type d'oppositions ou de couples binaires prend une tout autre forme. Le bricolage est une tactique, « un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre ». Les tactiques font partie intégrante des « arts de faire » du quotidien si bien décrits par le chercheur. Elles représentent des victoires du « faible » contre le plus « fort » car, dépendantes du temps, c'est-à-dire d'instantanés passagers qui ne leur appartiennent pas en propre, elles doivent savoir tirer profit de « moments opportuns » et procèdent par combinaison d'« éléments hétérogènes ». Cependant, « leur synthèse intellectuelle a pour forme non un discours, mais la décision même, acte et manière de "saisir" l'occasion » (Certeau, 1990 : XLVI-XLVII).

⁵ Nous traduisons..

Les pratiques bricolantes et tactiques, le « faire-avec » que Michel de Certeau cherche est donc « caché », il « se dissémine dans les régions définies et occupées par les systèmes de la "production" (télévisée, urbanistique, commerciale, etc.) » (*ibid.* : xxxvii). En tant qu'elle module les pratiques de consommation, la tactique est « rusée, [...] dispersée, mais elle s'insinue partout, silencieuse, quasi invisible puisqu'elle ne se signale pas avec des produits propres mais en *manières d'employer* les produits imposés par un ordre économique dominant » (*ibid.*).

Tout comme Claude Lévi-Strauss, Michel de Certeau tente de nuancer ces distinctions. Cependant, dans une interrogation qui invite déjà l'essor de la sociologie constructiviste des sciences et techniques, ce dernier n'exclut pas que l'activité scientifique soit autant le fruit de stratégies que de tactiques :

« On est donc amené à s'interroger sur les "dessous" de l'activité scientifique, et à se demander si elle ne fonctionne pas à la manière d'un collage qui juxtapose, mais articule de moins en moins les ambitions théoriques affichées par le discours et la persistance têtue, rémanente, de ruses millénaires dans le travail quotidien des bureaux et des labos. En tout cas, cette structure clivée, observable en tant d'administrations ou d'entreprises, oblige à repenser toutes ces tactiques jusqu'ici trop déniées par l'épistémologie de la science » (*ibid.* : lii)

Ces aspects de la notion de tactique de Michel de Certeau, tout comme ceux de la notion de bricolage de Claude Lévi-Strauss, doivent beaucoup au développement de recherches sur la *mètis* grecque en études anciennes. Michel de Certeau reconnaît cette influence dans *L'invention du quotidien* (1990), en y citant un ouvrage classique, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs* (Detienne, Vernant, 1974). Les auteurs y décrivent la *mètis* en tant que

« forme d'intelligence et de pensée, un mode du connaître ; elle implique un ensemble complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise ; elle s'applique à des réalités fugaces, mouvantes, déconcertantes et ambiguës, qui ne prêtent ni à la mesure précise, ni au calcul exact, ni au raisonnement rigoureux ». (*ibid.* : 9)

Plus récemment, Béatrice Vacher⁶ (2007) a aussi réalisé le rapprochement entre *mètis* et bricolage en abordant ce dernier comme une des qualités appartenant à la *mètis*. Citant Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant (se référant eux-mêmes à Aristote et Platon), l'auteure souligne l'importance de « l'habileté manuelle [...] cette connivence avec le réel qui assure son efficacité » (Vacher, 2007 : 298).

D'ailleurs, l'étymologie du terme « bricolage », tel que le décrit Claude Lévi-Strauss (1962 : 26), renvoie également à cette conception de la *mètis* : « Dans son sens ancien, le verbe bricoler s'applique au jeu de balle et de billard, à la chasse et l'équitation, mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle ».

⁶ B. Vacher (2007 : 40) s'intéresse aux théories contemporaines de l'information et de la communication en organisation et constate que « raison et science sont devenues synonymes, maîtresses de la morale et des progrès techniques, elles relèguent l'art et la philosophie, domaines de l'à peu près par excellence, à des considérations subalternes, ludiques ou subversives ».

La vision du bricolage de Claude Lévi-Strauss a inspiré plusieurs chercheurs dans divers domaines comme ceux de la science et technique (Lynch, Woolgar, 1988), de l'étude du management des organisations (Cunha, 2005 ; Cunha, Cunha, Clegg, 2009) ou de l'informatique (Büscher *et al.*, 2001 ; Louridas, 1999 ; Turkle, Papert, 1990). Elle a également inspiré des projets de recherche dont certains en sciences de l'éducation et en psychopédagogie (Audran, 2000 ; Lapassade, 1993 ; Perrenoud, 1983) et en anthropologie ainsi qu'en ethnologie (Mary, 2000 ; Hervieu-Léger, 2005 ; Gensburger, 2007 ; Luvaas, 2010 ; Delaisi de Parseval, Collard, 2007). Ces travaux se sont révélés féconds pour interroger, par exemple, les usages et les modes de construction de l'identité dans la recherche portant sur les technologies de l'information et de la communication (TIC) et les nouveaux médias (Deuze, 2006 ; Bogost, 2006 ; Allard, 2007 ; Willett, 2008 ; Takahashi, 2010). Mais, cette notion de bricolage, appliquée au domaine scientifique, a aussi fait l'objet de plusieurs critiques auxquelles nous souscrivons. Par exemple, au sujet de cette vision du bricolage de Claude Lévi-Strauss, Jacques Derrida (1967 : 417-418) considère l'ingénieur comme un mythe produit par le bricoleur :

« L'ingénieur, que Lévi-Strauss oppose au bricoleur, devrait, lui, construire la totalité de son langage, syntaxe et lexique. En ce sens l'ingénieur est un mythe : un sujet qui serait l'origine absolue de son propre discours et le construirait de toutes "pièces" serait le créateur du verbe, le verbe lui-même. [...]. Dès lors qu'on cesse de croire à un tel ingénieur et à un discours rompant avec la réception historique, dès lors qu'on admet que tout discours fini est astreint à un certain bricolage, que l'ingénieur ou le savant sont aussi des espèces de bricoleurs, alors l'idée même de bricolage est menacée, la différence dans laquelle elle prenait sens se décompose ».

En d'autres mots, Jacques Derrida reproche à l'ingénieur de Claude Lévi-Strauss d'être un sujet idéal, autonome et suffisant à lui-même. Sa figure semble être le résultat d'une construction discursive historiquement datée, au même titre que celles de l'artiste et du bricoleur. Le bricolage devient alors un mode privilégié de constitution des trois figures.

Bien que, contrairement à Jacques Derrida, nous ne rejetons pas la description du bricolage dans son ensemble, les commentaires de celui-ci invitent à constater que l'émergence de cette notion ne peut être saisie hors des conditions (pratiques, matérielles et situées) dans lesquelles la recherche scientifique s'insère elle aussi. À son tour, Pierre-François Dupont-Beurier (2010 : 69) doute que les disciplines scientifiques et les processus de recherche qu'elles mettent en œuvre puissent se constituer sans une « part d'intuition, de pragmatisme ou de détournement conceptuel ». Ce qu'il appelle le « bricolage conceptuel » fait intégralement partie de processus variés d'abstraction et d'observation scientifique. Ceux-ci sont également, mais pas uniquement, guidés par « tâtonnements ». Le *bricolage* aurait ainsi une « valeur heuristique » indéniable (*ibid.*). À ce propos, Claude Lévi-Strauss (1988 : 54) a lui-même reconnu l'influence de pratiques bricolantes dans son propre travail : « C'est des surréalistes que j'ai appris à ne pas craindre les rapprochements abrupts et imprévus comme ceux auxquels Max Ernst s'est plu dans ses collages. L'influence est perceptible dans *La pensée sauvage* [...]. Dans les *Mythologiques*, j'ai aussi découpé une matière mythique et recomposé ces fragments pour en faire jaillir plus de sens ».

Pour leur part, dans leur décomposition de la figure idéal-typique du bricolage, Christian Thuderoz et Françoise Odin (2010 : 23) observent que « l'ingénieur ne peut être réduit à un seul type ». En effet « ce sont des ingénieurs, relevant d'une figure centrale, mais qui ne nous renseigne que partiellement sur ce qu'ils sont et font vraiment ». Pour nous, la diversité des formations qui mènent à la recherche en sciences sociales, la pluralité des méthodes et des théories utilisées dans un même champ de recherche (pour ne pas dire, parfois, les incompatibilités qui peuvent en résulter) ainsi que la richesse et l'hétérogénéité des horizons et perspectives qu'elles génèrent semblent difficilement en adéquation avec l'une ou l'autre des descriptions figuratives de Claude Lévi-Strauss, prises séparément. L'analyse de Christian Thuderoz et Françoise Odin (*ibid.* : 24) converge avec la nôtre : « Prenons cet ingénieur, tel que décrit par Lévi-Strauss [...], ne procède-t-il pas pourtant, lui aussi, pour réaliser ses objectifs, par différents emprunts à des ensembles hétérogènes ? S'il ne le fait pas, sa démarche est appauvrie ». La frontière conceptuelle entre les figures du bricoleur et de l'ingénieur semble alors plus poreuse et moins fermement délimitée que Claude Lévi-Strauss ne le laisse penser. D'ailleurs, ces auteurs citent des passages de *La pensée sauvage* en exemple pour mieux mettre ces frontières à l'épreuve. Si les œuvres du bricoleur « se ramènent toujours à un arrangement nouveau d'éléments dont la nature n'est pas modifiée », si celle-ci fonctionne à l'aide d'« une incessante reconstruction à partir des mêmes matériaux », n'est-il pas possible d'envisager des bricolages élaborés à partir d'une « création sans recréation ? Réassembler un ensemble, mais différemment, n'est-ce pas créer un nouvel ensemble ? » se demandent-ils (*ibid.*).

De son côté, Morgan Jouvenet (2007 : 200) souligne que, chez Michel de Certeau, la stratégie reste dans son analyse « le mode d'exercice du "pouvoir du savoir" congénital des "institutions scientifiques" ». Or, selon le sociologue, « il manque à cette conception de la dynamique scientifique une prise en compte de la variété et de "l'épaisseur" concrète des pratiques scientifiques, que les études de laboratoires ont contribué à documenter à partir des années 1980 » (*ibid.*). Il ajoute que l'on retrouve aussi ce manque d'épaisseur dans la conception que propose Claude Lévi-Strauss de la démarche scientifique « qui présente la science comme un espace sans contingences matérielles, gouverné par une rationalité allergique à toute orientation personnelle. Le bricolage y est donc logiquement présenté comme étant à l'opposé de la conduite de la science que l'anthropologue représente indifféremment sous les traits de "l'ingénieur", du "physicien" ou du "savant" » (*ibid.*).

Soulignée par Morgan Jouvenet (2007) entre autres chercheurs, cette dimension d'épaisseur semble importante à considérer car, sans rejeter la notion de bricolage, elle permet de l'enrichir en lui apportant des dimensions supplémentaires. Ainsi, selon nous, une de ces dimensions se trouve-t-elle sous ce que Claude Lévi-Strauss évoque brièvement comme le bricolage intellectuel et que d'autres auteurs vont reprendre pour mieux l'explorer.

Une vision enrichie du bricolage : le bricolage intellectuel et « l'épaisseur » des pratiques

Pour Claude Lévi-Strauss (1962 : 26), le bricolage sur le plan technique a son équivalent sur le plan de la réflexion mythique qu'il voit comme une « sorte de bricolage intellectuel ». En effet, cette réflexion s'exprime aussi « à l'aide d'un répertoire dont la composition est hétéroclite et limitée ». Ainsi l'anthropologue érige-t-il la science en contre-modèle du bricolage intellectuel, mais précise que cela n'empêche pas ce dernier d'« atteindre sur le plan intellectuel des résultats brillants et imprévus », tout comme la « science » (*ibid.*).

Pour sa part, Jacques Lautman (1992 : 467) reprend cette notion de bricolage intellectuel pour la définir comme des opérations de bricolage alliant l'observation informée, des techniques spécifiques ou adaptées, le savoir enveloppé dans les mots et les procédés de la rhétorique argumentaire naturelle pour offrir des interprétations. Dans cette veine, Joe L. Kincheloe (2001) enrichit et théorise la notion de bricolage qu'il perçoit comme la manière idéale d'aborder la complexité du phénomène étudié. Le bricolage est fondamentalement contextuel et interdisciplinaire. Pour lui :

« Le bricolage ne *tolère* pas simplement la différence mais la *cultive* parce qu'elle stimule la créativité du chercheur. C'est là que réside la contribution première de l'interdisciplinarité profonde du bricolage : dès lors que les chercheurs s'ouvrent à des formes divergentes de recherches, ils obtiennent un aperçu unique à perspectives multiples. De ce fait, une compréhension sophistiquée de la recherche et de la production de connaissance prépare le bricoleur à faire face à la complexité des domaines social, culturel, psychologique, ou éducatif. Sensible à cette complexité, les bricoleurs utilisent des méthodes multiples pour dévoiler de nouveaux points de vue, élargir ou modifier de vieux principes, et réexaminer des interprétations établies dans des contextes non anticipés »⁷ (*ibid.* : 687).

Ainsi Joe L. Kincheloe voit-il le bricoleur comme une posture idéale qui prendrait toute une carrière de chercheur pour être atteinte parce qu'elle implique une compréhension profonde de plusieurs disciplines et de remonter à leurs origines ontologiques et épistémologiques afin de choisir les outils, concepts ou méthodes les plus appropriés au regard de l'objet étudié.

Les propos de cet auteur nous permettent de mieux situer et de prendre en considération le « pouvoir intellectuel » du bricolage (*ibid.* : 686). Selon nous, ce dernier ne peut être observé lorsque des chercheurs supposent *a priori* que deux méthodes, concepts ou disciplines se combineraient bien ensemble. L'intelligence du bricolage se manifeste plutôt dans le résultat particulier et individuel des décisions prises au cours d'une recherche. En ce sens, chaque chercheur met en forme un bricolage intellectuel à la mesure de ses projets, et celui-ci se révèle irréductible d'un projet à un autre. Pour illustrer et enrichir le propos, nous allons prendre appui sur l'extrait d'un récit de chercheuse.

⁷ Nous traduisons.

Extrait de pratique d'une chercheuse : d'une vision enrichie au bricolage et au-delà

Dans l'extrait suivant, une chercheuse – qu'on nommera L – dans le domaine de la culture populaire parle d'un de ses projets. Elle relate un épisode au cours duquel sa recherche est médiatisée, plus spécifiquement, d'une rencontre que l'on pourrait nommer de terrain dont le contenu et les retombées sont inattendues.

Encadré 1. Transcription d'un extrait d'entretien avec une chercheuse (L) relatant un de ses projets de recherche (Montréal, 12/11/09).

L : À un moment donné ma recherche sur Céline [Dion] a été rendue publique dans le journal. J'avais expliqué comment je constituais mon archive. Bon, pendant cet épisode-là, je travaillais sur la Célinothèque qui est un lieu dans un magasin de disques usagés francophone. Le monsieur est un fan et a réservé les ¾ de sa boutique à Céline Dion. C'est à la fois une partie musée, avec des choses qu'il ne vend pas, et une partie vente. Moi, je ne connaissais rien sur les collectionneurs et là je me suis dit : « Ah mon dieu ! Ça ouvre sur des choses ! Ça ouvre sur les fans ! ». Mais je ne fais pas d'analyse de réception ni sur les fans, ni sur tous les blogs, etc., j'en ai dans l'archive mais ce n'est pas ça que je regarde. Or, là, il a fallu que j'aie vu !

Dominique Meunier (D) : Tu veux dire lire ?

L : Oui.

D : Sur quoi ?

L : Eh bien [lire sur le] « musée ». Je l'avais en partie [dans l'Archive] à cause du [projet] sur chanson et de l'exposition [sur la chanson québécoise], alors je suis retournée à mes affaires. [...] La deuxième chose c'était tous les trucs de « collection ». Sur la musique pop, il y en a pas mal de trucs sur « collection ». Alors, tu vois, là aussi c'est une question de connexions. Mais ce sont des petits milieux. Mon bon copain X, travaillait sur la collection. Moi, j'avais lu quelques affaires mais pas au moment où j'en ai eu besoin. Donc, on a eu une discussion tous les deux. Il m'a pointé deux, trois affaires, parce que je me suis rendu compte que ce qui était en cause ce n'était pas une pratique de collectionneur. Parce que le monsieur, ce qu'il faisait, c'était beaucoup plus de l'ordre de ce que moi j'ai appelé la « visibilité » que de l'ordre de la collection. Et en même temps, ce n'était pas juste de la muséographie parce qu'il y avait une pratique commerciale, une pratique de fan mélangée, etc. Donc, il y a une partie qui était présente dans mes affaires et une partie qui est venue en me disant « Waou ! Qu'est-ce que je fais avec ça ? ». Et quand j'ai vu cet endroit là, je me suis dit qu'il fallait absolument que je m'en serve comme d'une porte d'entrée pour autre chose, et cela m'a amenée à travailler tout l'aspect « visibilité ». J'ai d'ailleurs fait une présentation, dans un colloque, sur [le concept de] visibilité.

D : Et alors comment ce morceau d'archive là – le magasin –, comment l'as-tu connu ?

L : Justement, quand je te disais que ma recherche a été rendue publique ! Lorsque Céline a accouché, à un moment donné j'ai reçu un appel d'une journaliste, M^{me} X pour ne pas la nommer et avec qui je ne ferai jamais plus d'entrevue ! M^{me} X donc, veut me parler de l'accouchement de Céline, etc. Je ne voulais pas lui parler mais je me suis dit qu'au-delà de l'accouchement, il y a là un épisode intéressant dans la célébration, fame, etc. Par la suite, la dame en question me cite sur la première page du Journal pour me faire dire que « c'est notre Lady Dy », « notre princesse ». Je n'ai jamais dit de choses pareilles ! ! ! [...] Pendant ce temps, le téléphone n'a pas dérangé [...] et il y a quelqu'un qui m'a laissé un message sur le monsieur et sa boutique. Donc, je suis allée voir. Une assistante a été ensuite faire des photos pour une présentation que je voulais faire. Le Monsieur a été très généreux et gentil. Moi, j'ai parlé de lui et il a fait des entrevues à la télé, donc ça lui est revenu d'une certaine manière. Et donc, c'est un des trucs où je me suis dit « qu'est-ce que je fais avec ça ? » sachant que ça n'ouvre pas vers les pistes de collection, vers les trucs de muséographie au sens strict, mais plutôt vers des pratiques contemporaines de spectacularisation, de visibilité. Ça m'a servi de porte d'entrée pour regarder comment, depuis le début du phénomène – et bien sûr pour moi le phénomène a des généalogies différentes selon ses composantes – il y a toujours cette idée de produire de la visibilité, c'est-à-dire que tu ne fais pas juste que produire de la musique, des *shows*, etc., mais tu fais de la publicité, de la promo... Bon, il y a ça, mais il y a aussi : « Rendre visible la production ». Donc, c'est sur ce double mouvement là que j'ai écrit un papier. Le mot visibilité apparaissait aussi dans ma demande de subvention [réalisée en tout début de projet], mais si quelqu'un m'avait demandé « qu'est-ce que t'entends par là ? » j'étais faite ! ! ! [rires des deux] Parce que je restais au premier niveau de « ça montre » mais c'est tout. Donc, [cette visite à] la boutique m'a amenée à faire tout un boulot – de lecture – sur « visibilité ». Je me suis rendu compte qu'il y avait toute une littérature dans les études gays et lesbiennes, en histoire de l'art, en cinématographie, etc., dans laquelle le concept avait été développé. Ça m'a ouvert à tout un champ... et là ça m'a fait relire Deleuze parce que je me suis rendu compte que « visibilité » c'était au cœur de la manière dont Deleuze parle du dispositif de Foucault. Là, j'ai relu Foucault sur... etc. Bref, tu vois le style ! Mais ça a permis d'étayer la manière dont cette partie là [de visibilité] entre dans des aspects de renommée sur laquelle je travaille.

La première description du travail sur la Célinothèque permet de repérer des mouvements relevant du bricolage enrichi dans l'activité de L. En constatant avec surprise que les pratiques du propriétaire de la Célinothèque pouvaient être analysées à l'aide de concepts tel celui de fan, la chercheuse sait également que l'archive (au sens de foucauldien) qu'elle est en train de constituer pourrait l'orienter vers ce champ d'études bien précis. La connexion qu'elle fait entre la notion de fan et le champ d'analyses de la réception n'est pas aléatoire. Elle est plutôt outillée par des expériences antérieures de la chercheuse, par une relation

continuellement entretenue avec des auteurs, leurs textes, ainsi que les champs disciplinaires auxquels ils sont reliés et dans lesquels ils s'inscrivent. D'ailleurs, c'est cet outillage qui lui permet de dire qu'elle ne fait pas d'études ni sur la réception, ni sur les fans et qui la conduit plutôt à s'interroger sur les terrains de la muséologie et de la « collection » qu'elle connaît peu (elle se souvient d'avoir lu certains travaux autour d'eux mais pas au moment où elle en avait besoin). Nous retrouvons là ce que Jacques Lautman (1992) nomme « l'observation informée », ainsi que les dimensions contextuelles et interdisciplinaires fondamentales soulevées par Joe Kincheloe (2001 ; voir *supra*). Ainsi ses explorations à la fois de ce que peut signifier cette boutique non traditionnelle, mais aussi ses lectures, une rencontre avec un collègue-ami spécialiste et les questionnements qui en surgissent vont-ils, tous ensemble, participer à réorienter sa réflexion autour d'un autre concept, celui de visibilité. Là encore, on peut faire le rapprochement entre le « bricolage conceptuel » de Pierre-François Dupont-Beurier (2010) vu précédemment et le questionnement de la chercheuse autour du concept de visibilité mobilisé dans différents domaines ou disciplines.

En première analyse, et sans vouloir dissoudre la notion même de bricolage comme le suggère Jacques Derrida (1967) mais plutôt tenir compte des remarques de Morgan Jouvenet (2007) et de Joe L. Kincheloe (2001) qui, selon nous, opacifient la notion pour la rendre plus riche, deux points méritent d'être soulignés. D'abord, en référant à l'ensemble de la littérature présentée, nous avons pu voir que l'activité du chercheur est surtout qualifiée de bricolage parce qu'il ne dispose pas initialement de tous les éléments nécessaires à la réussite de son activité. Il procède par tâtonnements, essais, erreurs, approximations et emprunts. Cet aspect semble indéniable, comme dans l'extrait présenté. En effet, la démarche du chercheur peut parfois être considérée comme intuitive et improvisée, faite de bric et de broc, d'allers-retours, de voies sans issue, etc. Toutefois, elle se situe plus proche d'une *mètis* grecque (voir *supra*), que d'un amateurisme. Ainsi mettons-nous l'accent sur « l'expérience longuement acquise » qui caractérise notamment la *mètis*, « ce mode de connaître » (Detienne, Vernant, 1974 : 9). En effet, si bricolage il y a, il faut bien admettre qu'il se fait le plus souvent à l'aune d'une pensée qui est informée par tout un bagage, une expérience propre au chercheur. Autrement dit, même si le chercheur a parfois le sentiment de ne pas trop savoir où il va et qu'il procède par tâtonnements et négociations, son bricolage est le plus souvent informé, outillé par des lectures antérieures, des rencontres marquantes, des années de recherche plus ou moins fructueuses, etc. En réalité, le savoir du chercheur ne se réduit pas plus à l'explicite, qu'à l'ici et maintenant. En somme, il y a aussi des traces qui permettent de voir que ce savoir est *ailleurs*, plus ou moins fixé (temporairement), selon les moments et les contextes, que ce savoir *voyage* et évolue au gré des lectures, rencontres, discussions, colloques, etc. Selon nous, c'est ce que nous montre l'extrait présenté.

D'ailleurs, à travers ce récit émerge l'idée du « concept voyageur » (« *travelling concept* ») de Mieke Bal (2002), inspirée des propos de Jeremy Culler (2000). En effet, celui-ci parle des vicissitudes subies par certains concepts et de leur transformation au cours de leur parcours à travers (et leur emprunt à) différentes disciplines qui font que leur définition initiale, donnée par un auteur, peut être très différente de leur point d'arrivée⁸. Mais, il ajoute : « Pour faire votre bonheur [...] vous devez quitter votre foyer et, souvent, faire un long voyage pour y parvenir » (Culler, 200 : 504)⁹. Nous sommes donc loin du caractère amateur dont parle, entre autres chercheurs, Claude Lévi-Strauss, pour qualifier le bricolage.

En second lieu, nous voudrions aussi renforcer les propos de Joe L. Kincheloe. En effet, s'il est vrai que le chercheur ne dispose pas toujours de tous les éléments (théoriques, épistémologiques, méthodologiques, etc.) dont il a besoin, il sait qu'il en existe d'autres *ailleurs*, nombreux et variés qui peuvent se greffer sur ceux qu'il possède déjà pour enrichir sa réflexion. Cela signifie que l'univers du chercheur est loin d'être clos et fini. Affirmer le contraire impliquerait une perception normalisée de l'activité scientifique qui ne laisserait aucune place aux emprunts conceptuels, à l'interdisciplinarité ou à l'ouverture à des perspectives multiples, comme le suggère Joe L. Kincheloe (2001). Une telle perspective risquerait alors de se résumer à une description normative, en amont de la réalité observée des chercheurs, incapable de prendre en compte l'intégralité de leurs pratiques. Elle tendrait vers l'attribution d'une signification généralisante, formulée hors du contexte spécifique de la recherche.

Ainsi le bricolage enrichi ne consisterait-il pas qu'en des pratiques et des effets interdisciplinaires, comme avancé par Joe L. Kincheloe (*ibid.*), mais serait aussi informé par des potentiels de connexion situés dans une même discipline, dont le chercheur ferait l'expérience. Dans notre extrait, les mouvements de remémoration et d'évocation que ces potentiels de connexion impliquent, donnent de la texture, de l'épaisseur, à des notions telles *musée* ou *collection* pour lesquelles la chercheuse « reconnaît », qu'elle « regarde » et « va voir ». Cette amorce d'analyse du récit annonce déjà l'impossibilité d'isoler le bricolage enrichi de la *métis*. Le caractère enrichi du bricolage relève aussi d'une expérience acquise qui, plus tard, se manifeste comme une capacité d'orientation de l'action et du savoir de la part de la chercheuse (quelles pistes suivre ; quels concepts potentiellement explorer ; quoi ou qui lire, etc.). Non moins rigoureuse, cette capacité d'orientation

⁸ J. Culler s'intéresse au concept de performativité. Il souligne que la définition de ce concept, tel que vu par John L. Austin (1970) pour qualifier le langage, devient fort différente après avoir « voyagé », par exemple tel qu'on le retrouve dans les propos de la théoricienne féministe Judith Butler (1990) pour caractériser la performativité du genre (« *gender* »).

⁹ Ce voyage, nous l'avons également réalisé à travers notamment des concepts. En fait, confrontés au cours de notre recherche à des personnes très différentes, des textes, des idées et des postures parfois contraires aux nôtres, nous avons emprunté les concepts qui, pour reprendre l'expression de G. Deleuze et C. Parnet (1996 : 10), ont été pour nous « comme des sons, des couleurs ou des images », c'est-à-dire, « des intensités qui [nous] conviennent ».

est mise en évidence par des habiletés telles qu'une intuition « outillée »¹⁰, un flair, une perspicacité singulière, propre à chaque chercheur. Cette disposition d'esprit permet également à la chercheuse de saisir des moments opportuns qui, bien qu'ils ne soient pas toujours articulés comme des moments forts d'une recherche, agissent comme autant de phases de transition entre une variété de réflexions et de pistes conceptuelles qui permettent au concept de prendre de l'épaisseur.

Par exemple, dans le cheminement permettant à la chercheuse de bien cerner et préciser le concept de collection, elle situe celui-ci dans un premier temps à l'aide de réminiscence de lectures antérieures dans le cadre spécifique d'études sur la musique populaire. Puis, suite à une discussion avec un collègue, elle s'en éloigne pour s'orienter vers le concept de visibilité. Ses lectures et ses réflexions la conduisent alors à dissocier la pratique du propriétaire observée à la Célinothèque de la notion de collection. La recherche ne consiste plus seulement en une description et en une analyse de pratiques muséales ou de pratiques de collection, mais elle se recoupe possiblement dans le champ conceptuel de la visibilité. Ainsi ces deux points (la *mètis* grecque comme mode de connaître et l'expérience acquise comme capacité d'orientation de l'action et du savoir) permettent d'avancer que la notion d'un *bricolage enrichi* apporte effectivement une certaine épaisseur et donc une valeur à l'informel comme partie intégrante de la pratique scientifique. Mais, cette notion à elle seule suffit-elle à rendre compte de la pratique de recherche ? Si l'on réfère à la littérature précédemment mobilisée, la réponse est affirmative. Pourtant, nous voudrions défendre le contraire.

En effet, la possibilité que le bricolage, même enrichi, soit une manière parmi d'autres d'agir et de réfléchir la recherche n'est pas envisagée par les auteurs proches de la pensée de Claude Lévi-Strauss. C'est sans doute parce que, en bon structuraliste, Claude Lévi-Strauss ne peut penser la pratique que dans un ensemble d'oppositions : on est *ou* bricoleur *ou* ingénieur. Comme le souligne Jean-Paul Dumont (1985), Claude Lévi-Strauss veut avant tout situer le bricolage comme un élément participant d'un ensemble structurant et, malgré les nuances qu'il apporte (à travers la figure de l'artiste par exemple), il reste que, pour lui, il y a opposition de deux mondes cloisonnés : « La pensée mythique est au mythe ce que la pensée domestiquée est à ce que nous entendons par la science » (*ibid.* : 30). Les frontières de chacune sont non seulement imperméables aux autres, mais les termes même de ce qui les font (et les fondent) ne peuvent que s'opposer. Or, nous défendons l'idée selon laquelle le bricolage n'est pas la seule pratique possible. D'autres modalités, non exclusivement issues d'un bricolage, cohabitent, se fondent et s'informent mutuellement : des modalités qui, par moments, peuvent aussi être structurées, logiques et prévisibles.

Penser la pratique scientifique comme bricolage tel que nous l'avons vu jusqu'ici ne capture donc qu'une partie de ces modalités, de cette pratique hétérogène dont nous cherchons à rendre compte. Ainsi assumer la part bricolante de la recherche implique-

¹⁰ D'ailleurs, l'idée d'intuition outillée est développée à un autre moment du récit de L qui l'emprunte à M. Bal (2002).

t-il qu'elle soit articulée et pensée en fonction de ce que nous avons appelé le formel dans la recherche. Il ne s'agit plus d'oppositions, mais de complicité fondamentale : non penser bricolage *ou* travail d'ingénierie, mais bien bricolage *et* ingénierie. D'autre part, nous ne présupposons pas de quoi sont faites les activités du chercheur. Ainsi la pratique scientifique tiendrait-elle à la fois du bricolage *et* de l'ingénierie, *et* de l'artiste, *et* d'autres modalités qu'il reste à cerner et à comprendre. Il s'agit pour nous de saisir le caractère hétérogène que nous voyons dans la pratique scientifique.

Penser la pratique de recherche comme hétérogène

Ainsi explorer et décrire la conjonction de ces activités formelles et informelles font-ils surgir un point de rupture avec la notion de bricolage. En effet, les pratiques que ces activités regroupent ne peuvent être comprises uniquement en termes d'exclusion mutuelle, de juxtaposition ou d'opposition. Si elles s'ajoutent ou s'additionnent parfois les unes aux autres, dans l'analyse, il est impossible de départager ce qui est de l'ordre, par exemple, du bricolage *et* de la *création*. Comme nous l'avons écrit (voir *infra*), elles sont intimement liées. De plus, les relations qui émergent de leurs connexions doivent permettre de situer autant de moments de tension que d'accord, d'états de stabilité que d'instabilité, de mouvements d'improvisation que de calculs informant la réalité des chercheurs. Notre intérêt doit donc porter autant sur les articulations possibles entre ces diverses activités que sur le processus de passage d'une activité à une autre.

Par exemple, et de manière simplifiée (nous y reviendrons), l'échéance institutionnelle d'un appel à article ou d'une demande de fonds contraignent le chercheur à stabiliser sa réflexion (même temporairement) et à définir de manière structurée les étapes de sa recherche tandis que, plus tard, dans cette même recherche, faisant face aux incertitudes ou aux surprises du terrain, il devra reconsidérer les étapes préalablement fixées. C'est ce que montre l'extrait du récit présenté plus haut. En effet, de l'aveu même de la chercheuse, le concept de visibilité, temporairement stabilisé pour l'étape théorique indispensable à toute demande de subvention – réalisée en tout début de projet, rappelons-le –, était loin la satisfaire dans sa définition et dans ce qu'elle présupposait. Pourtant, à ce moment et face à un échéancier, elle a dû *faire avec*, ce qui ne l'empêche pas, au détour de rencontres (avec la boutique, son propriétaire, un collègue et ami), d'être conduite à repenser ce concept et la littérature mobilisée jusque-là, à l'enrichir et à l'étayer par de nouvelles lectures prises dans des champs autres que le sien.

En somme, nous ne pouvons ignorer qu'une multiplicité d'activités, souvent ancrées dans des dispositifs stabilisés, sont concomitantes d'activités par exemple bricolantes qu'elles mettent également en forme. Penser la pratique comme hétérogène n'est plus penser des choses, des frontières ou des états, mais bien des processus au sein desquels ces activités s'articulent les unes avec les autres pour produire une recherche.

Le rhizome pour penser l'hétérogénéité de la pratique

En tant que métaphore, le rhizome illustre bien la manière dont nous pensons la pratique scientifique. Les racines souterraines d'un rhizome sont connectées les unes aux autres et prolifèrent dans de multiples directions, mais toujours de manière horizontale. Dans un tel système, rien n'est hiérarchisé ; il n'y a pas de centralité qui donnerait préséance d'un point sur un autre, pas plus qu'il n'y a de début ou de fin. Le principe du rhizome est celui de la multiplicité, c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que ses racines poussent et se multiplient, leur articulation les unes aux autres bouge et change de nature. Si une rupture survient dans le rhizome, celui-ci ne s'arrête pas pour autant et poursuit sa croissance selon d'autres formes et de nouvelles directions.

Il semble que qualifier la pratique scientifique de rhizomatique revient à briser une vision de la démarche scientifique trop souvent présentée comme linéaire ; c'est aussi réconcilier les différents éléments tant formels qu'informels qui constituent, ensemble, cette pratique. Mieux que celle de bricolage, la notion de rhizome, plus dynamique, pourrait rendre compte de cette multiplicité d'éléments d'ordres et d'importances différents, ancrée dans un processus de recherche, mais aussi de son fonctionnement. Lorsqu'elle est comparée à celle du bricolage, cette métaphore semble aussi laisser plus de place à l'hétérogénéité précédemment abordée, à la différence et à l'irréductible, tout en englobant des mouvements de classification, de catégorisation ou d'opposition, mais sans donner de préséance aux uns plus qu'aux autres. Comme on l'a vu, il n'y a pas de hiérarchisation dans un rhizome. Ainsi pourrait-on affirmer, par exemple, que les contraintes institutionnelles (et le *formatage* issu de celles-ci, dans une demande de fonds par exemple) ne sont pas plus importantes ou *scientifiques* que les tâtonnements qui président à l'élaboration de cette même demande. Tout est important et doit être pris en considération pour parcourir ce rhizome et bien comprendre son fonctionnement. Et c'est ce que montre l'extrait du récit présenté.

À ce stade, il faut comprendre que c'est à travers une série d'allers-retours entre les récits, nos essais de théorisation, nos rencontres formelles et informelles avec d'autres chercheurs, etc., que nous en arrivons à un point de stabilisation (temporaire ?) dans notre conception de l'hétérogénéité de la pratique de recherche.

En nous fondant sur les énoncés précédents, revenons au récit de notre chercheuse. Pour nous, la métaphore du rhizome n'est pas loin, en ce sens que la chercheuse tisse des liens, explore différentes avenues qui restent parfois en suspens, mais qu'elle n'écarte pas *a priori* pour autant, en retient ou non certains éléments et réfléchit aux connections possibles entre eux. À partir de certaines tensions entre plusieurs perspectives et connaissances parfois plus sédimentées, ces mouvements permanents de co-constitution contribuent à ce que nous nommons *l'hétérogénéité de la pratique*. Ils contribuent aussi à la différenciation et à la distinction des outils (en l'occurrence conceptuels) de la chercheuse, et ce moment dans la recherche correspond à un grand part d'incertitude avec laquelle la chercheuse doit composer.

Les différents aspects de la recherche ne s'annulent donc pas les uns les autres et ne font place à aucune synthèse définitive. C'est pour cela que nous mettons en avant la notion de rhizome. L'hétérogénéité de ces aspects qui participent de la démarche fait surgir d'autres questions, d'autres problèmes. La chercheuse n'est jamais confrontée au même ordre d'interrogations, mais elle construit, au fur et à mesure, des surfaces de conjonction qui, dans un même mouvement, déterritorialisent, perturbent et modifient la teneur des concepts sur son plan de travail pour mieux les reterritorialiser. En effet, ces surfaces mettent en relation des concepts qui, autrement, ne se retrouveraient pas nécessairement dans le même horizon, tout en modifiant leur consistance et en créant de nouvelles connexions entre eux. L'épaisseur de la pratique scientifique n'en est pas augmentée, mais plutôt transformée.

Ainsi l'épaisseur et l'hétérogénéité des pratiques de recherche se modifient-elles non seulement par les habitudes, tendances et dispositions formées par des connexions épistémologiques, méthodologiques et théoriques, mais aussi par les ouvertures menant vers de nouveaux concepts et résultats de recherche. La pratique de la chercheuse suppose alors un processus hybride, informé non seulement par la rigueur et la systématisme de certaines approches tenant, par exemple, tant de l'ingénierie conceptuelle que de la *mêtis* et du bricolage enrichi, mais aussi par des processus de singularisation de sa démarche : une discussion avec un collègue, la découverte de la Célinothèque (impossible à catégoriser de manière stricte selon les approches théoriques existantes), etc. Or, ce sont tous ces éléments qui brouillent ensemble, momentanément, ce qui relève de l'ordre de l'outil et du matériau, ce qui relève du domaine de la pensée conceptuelle et de l'expérience *hic et nunc*. Sur ce point, la distinction relevée par Claude Lévi-Strauss (1962), entre le bricoleur et l'ingénieur, qui porte sur la disponibilité de ressources, matières et outils nécessaires – garantis dans un cas (l'ingénieur) et précaires dans l'autre (bricoleur) – s'efface. Une aire d'instabilité s'ouvre, donnant la possibilité à la chercheuse de déplacer ses frontières, de déterritorialiser son espace pour mieux le reterritorialiser.

Cette aire d'instabilité est aussi traversée par des moments de stabilité plus ou moins forcés car institutionnalisés – des points de passage obligés dirait Bruno Latour (2006) – tels que peuvent l'être des demandes de fonds, par exemple. Ces moments impliquent pour le chercheur de s'enraciner, de s'ancrer dans une définition précise, un cadre théoriquement bien délimité, ou une méthodologie clairement circonscrite sous peine de ne pas répondre aux critères demandés par les pairs évaluateurs. En effet, dans l'extrait présenté, l'exploration du concept de visibilité montre que, pour les besoins d'une demande de subvention ou dans le but d'un colloque, il doit – ne serait-ce que temporairement – être cristallisé. Même si les interrogations restent nombreuses, les impératifs liés au format des demandes institutionnalisées (faire une revue de littérature, circonscrire une problématique, etc.) sont autant de balises qui contraignent le chercheur à faire un arrêt sur image, à stabiliser un projet jusque-là incertain, à faire des choix et

à les affirmer, par écrit, à ses pairs. Or, ces moments sont tout autant importants pour le chercheur dans *l'expérience de vie* de sa pratique. Loin d'être coupés des autres, ces moments de stabilité alternent avec d'autres plus instables, comme ceux que nous avons évoqués.

Conclusion

Cet article poursuit un double objectif : d'une part, mettre en lumière les aspects conjoncturels, contingents et incertains, tout ce qu'on peut nommer *l'informel* de la recherche et, d'autre part, problématiser et conceptualiser la démarche dans son ensemble, telle que nous la concevons, c'est-à-dire composée à la fois d'éléments linéaires et non linéaires, de formel et de non-formel. Ce faisant, nous nous plaçons dans le même état d'esprit qu'Howard S. Becker (1998 : 29) lorsqu'il motive l'écriture de son livre *Les ficelles du métier* et propose ces dernières « comme un moyen de se libérer des modes de pensées routiniers et confortables que la vie universitaire favorise et soutient en faisant la manière "correcte" de faire les choses ».

De manière plus réflexive revenons sur notre parcours et reposons-nous la question de l'intérêt de valoriser cette partie méconnue de la recherche. Selon nous, l'occulter revient à nier qu'elle fait partie intégrante du cheminement qui caractérise la pratique du chercheur. D'un autre côté, nous n'étions pas certains de la pertinence de cette réflexion pour la communauté scientifique. Car une mise en lumière brute était insuffisante, voire trop sensible connaissant le contexte institutionnel peu favorable ou peu enclin à considérer l'hétérogénéité de la démarche (cadrage et contrôle accrus de la part des institutions d'enseignement et de recherche, fonds gouvernementaux de plus en plus réduits, etc.). Un risque était que la partie bricolante de la recherche soit perçue ou interprétée de façon réductrice. Tandis que notre objectif était de valoriser la recherche sous ses différents aspects, cela pouvait se retourner contre nous-mêmes en donnant des arguments permettant de limiter d'autant plus la marge de manœuvre du chercheur (l'omniscience de Thémis s'opposant à l'intelligence rusée de la Mètis écrivait Béatrice Vacher – 2007). Il fallait donc aller plus loin que cette mise en lumière, notamment en théorisant l'hétérogénéité de la démarche scientifique.

D'ailleurs, nos rencontres formelles et informelles avec d'autres chercheurs ont renforcé cette idée. À différents moments du projet, nous avons présenté l'état de nos réflexions à des collègues et dans diverses conférences et séminaires internationaux. L'accueil reçu et le niveau des débats ont été autant de signaux positifs venant enrichir notre réflexion et nous encourageant à poursuivre. Dans cet esprit, l'article se veut être un moment de stabilisation qui rend compte de cette théorisation. Y sommes-nous parvenus ? Le processus continue. Nos réflexions actuelles et la richesse du matériau recueilli incitent à plonger à l'intérieur même de cette démarche. Notamment, nous regardons à présent le poids des normes et contraintes institutionnelles (par exemple les comités

d'éthique ou les stratégies de publication), la dimension politique de la pratique elle-même (processus de légitimation, alignement de l'agenda du chercheur à celui du sociopolitique et, enfin, la dimension collective de la pratique scientifique.

Références

- Alasuutari P., 1995, *Researching Culture. Qualitative Method and Cultural Studies*, Los Angeles, Éd. Sage.
- Allard L., 2007, « Blogs, podcast, tags, mashups, locative medias. Le tournant expressiviste du web », *Médiamorphoses*, 21, pp. 57-62.
- Audran J., 2000, « Sciences de l'éducation et nouvelles technologies, des objets parmi les hommes », *Spirale*, 26, pp. 35-45.
- Austin J. L., 1970, *Quand dire, c'est faire*, trad. de l'anglais par G. Lane, Paris, Éd. Le Seuil.
- Bal M., 2002, *Travelling Concepts in the Humanities*, Toronto, University of Toronto Press.
- Becker H. S., 1998, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, trad. de l'américain par J. Mailhos, Paris, Éd. La Découverte, 2002.
- Bogost I., 2006, « Comparative Video Game Criticism », *Games & Culture*, 1 (1), pp. 41-46.
- Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bonneville L., Grosjean S., Lagacé M., 2007, *Introduction aux méthodes de recherche en communication*, Montréal, Éd. Chenelière éducation.
- Büscher M., Gill S., Mogensen P., Shapiro D., 2001, « Landscapes of Practice : Bricolage as a Method for Situated Design », *Computer Supported Cooperative Work*, 10, pp. 1-28.
- Butler J., 1990, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2006.
- Certeau M. de, 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Culler J., 2000, « Philosophy and Literature: The Fortunes of the Performative », *Poetics Today*, 21 (3), pp. 503-519.
- Cunha M. P., 2005, « Bricolage in organizations ». Faculdade de Economia da Universidade Nova de Lisboa, Working Paper Series.
- Cunha M., Cunha J., Clegg S., 2009, « Improvisational Bricolage: A Practice-Based Approach to Strategy and Foresight », pp. 182-199, in : Costanzo L. A., MacKay R. B., eds, *Handbook of research on strategy and foresight*, Londres, E. Elgar.
- Czarniawska B., 2008, *A Theory of Organizing*, Northampton, E. Elgar.
- Delaïs de Parseval G., Collard C., 2007, « La gestation pour autrui. Un bricolage des représentations de la paternité et de la maternité euro-américaines », *L'Homme*, 183, pp. 29-54.
- Deleuze G., Guattari F., 1980, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Deleuze G., Parnet C., 1996, *Dialogues*, Paris, Flammarion.
- Derrida J., 1967, *L'écriture et la différence*, Paris, Éd. Le Seuil.

- Detienne M., Vernant J.-P., 1974, *Les ruses de l'intelligence. La Mètis des Grecs*, Paris, Flammarion.
- Deuze M., 2006, « Participation, Remediation, Bricolage: Considering Principal Components of a Digital Culture », *Information Society*, 22 (2), pp. 63-75.
- Dumont J.-P., 1985, « Who are the Bricoleurs ? », *American Journal of Semiotics*, 3 (3), pp. 29-48.
- Dupont-Beurier P.-F., 2010, « Petite philosophie du bricoleur (extraits) », pp. 61-75, in : Odin F., Thuderoz C., éd., *Des mondes bricolés ? Arts et sciences à l'épreuve de la notion de bricolage*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Gauthier B., éd., 1987, *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, Montréal, Presses universitaires du Québec, 2010.
- Geertz C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic books.
- Gensburger S., 2007, « Mémoire et bricolage : La cérémonie de remise de médaille de "juste parmi les nations" », *Ethnologie française*, 37 (3), pp. 433-440.
- Hebdige D., 2002, *Subculture: The Meaning of Style*, Londres, Éd. Routledge/Taylor & Francis.
- Hervieu-Léger D., 2005, « Bricolage vaut-il dissémination ? Quelques réflexions sur l'opérationnalité sociologique d'une métaphore problématique », *Social Compass*, 53 (3), pp. 295-308.
- Javeau C., 1971, *L'enquête par questionnaire*, Bruxelles, Éd. L'Université de Bruxelles, 1985.
- Jouvenet M., 2007, « La culture du "bricolage" instrumental et l'organisation du travail scientifique : enquête dans un centre de recherche en nanosciences », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1 (2), pp. 189-219.
- Kincheloe J. L., 2001, « Describing the Bricolage: Conceptualizing a New Rigor in Qualitative Research », *Qualitative Inquiry*, 7 (6), pp. 679 -692.
- 2005, « On to the Next Level: Continuing the Conceptualization of the Bricolage. *Qualitative Inquiry* », 11 (3), pp. 323 -350.
- Lapassade, G., 1993, « De la multiréférentialité comme "bricolage" », *Pratiques de formation*, 25-26, pp. 115-133.
- Laramée A., Vallée B., 2001, *La recherche en communication*, Sainte-Foy, Presses de l'université du Québec.
- Latour Br., 2006, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, Éd. La Découverte.
- Lautman J., 1992, « Passeron Jean-Claude, Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel », *Revue française de sociologie*, 33 (3), pp. 463-468.
- Létourneau J., 2006, *Le coffre à outils du chercheur débutant*, Montréal, Éd. Boréal.
- Lévi-Strauss Cl., 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lévi-Strauss Cl., Eribon D., 1988, *De près et de loin*, Paris, O. Jacob.
- Louridas P., 1999, « Design as Bricolage: Anthropology Meets Design Thinking », *Design Studies*, 20 (6), pp. 517-535.
- Luvaas B., 2010, « Designer Vandalism: Indonesian Indie Fashion and the Cultural Practice of Cut 'n' Paste », *Visual Anthropology Review*, 26 (1), pp. 1-16.

- Lambotte F., Meunier D., « From Bricolage to Thickness: Making the Most of the Messiness of Research Narratives », *Qualitative Research in Organizations and Management*, hors-série, 1, vol. 8, pp. 85-100.
- Lynch M., Woolgar S., 1988, « Introduction: Sociological orientations to representational practice in science », *Human Studies*, 11 (2-3), pp. 99-116.
- Mary A., 2000, *Le bricolage africain des héros chrétiens*, Paris, Éd. Le Cerf.
- Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M.C., Turcotte D. et al., 2000, *Méthodes de recherche en intervention sociale*, Paris/Montréal, G. Morin.
- Perrenoud P., 1983, « La pratique pédagogique entre l'improvisation réglée et le bricolage. Essai sur les effets indirects de la recherche en éducation », *Éducation et Recherche*, 2, pp. 198-212.
- Quivy R., Van Campenhoudt L., 1995, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- Takahashi T., 2010, « MySpace or Mixi? Japanese Engagement with SNS (Social Networking Sites) in the Global Age », *New Media & Society*, 12 (3), pp. 453-475.
- Thuderoz C., Odin F., 2010, « L'artiste, entre le bricoleur et l'ingénieur. Une revisite de Lévi-Strauss », pp. 3-30, in : Odin F., Thuderoz C., eds, *Des mondes bricolés ? Arts et sciences à l'épreuve de la notion de bricolage*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Turkle S., Papert S., 1990, « Epistemological Pluralism: Styles and Voices within the Computer Culture », *Signs*, 16 (1), pp. 128-157.
- Vacher B., 2007, « Oubli, étourderie, ruse et bricolage organisés : arrêt sur théories », pp. 25-49, in : Bonneville L., Grosjean S., eds, *Repenser la communication dans les organisations*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Waechter-Larrondo V., 2005, « Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le terrain : l'exemple d'une recherche sur le changement dans les services publics locaux », *Bulletin de méthodologie sociologique*, 88. Accès : <http://bms.revues.org/index797.html>. Consulté le 20/10/09.
- Weick K. E., 1995, « What Theory is Not, Theorizing Is », *Administrative Science Quarterly*, 40 (3), pp. 385-390.
- Willett R., 2008, « Consumption, Production and Online Identities: Amateur Spoofs on Youtube », pp. 54-67, in : Robinson M., Marsh J., Willett R., eds., *Play, creativity and digital cultures*, Londres, Éd. Routledge.